

*À R.C.W. & S.L qui, j'espère, apprécieront ce vibrant
hommage à sa juste valeur...*

— **C**'EST UN MONSTRE, IL EST TOTALEMENT inhumain !

Putain, la prochaine fois qu'on me sort une connerie de ce genre, je jure que j'ouvre mon cran d'arrêt et que je donne une leçon d'humanité bien comprise à l'abruti qui l'aura proférée. Je ne me rappelle pas d'avoir entendu parler de monstres canins ou félins. La monstruosité, c'est une caractéristique typiquement humaine. Les tigres ont juste faim, eux. Mais le mal pour le mal... le mal con en plus, c'est humain, très humain. Trop humain même, je ne sors pas de là. Et je peux le prouver : c'est mon travail de traquer les monstres. J'en ai connu beaucoup. Brièvement.

Ils étaient tous humains à la base.

Et puis, il y a moi.

— Ce sera difficile, je ne vous le cache pas, reprend le présent abruti qui se trouve être mon client. Il a fait détruire les documents le concernant

avant de disparaître et nous n'avons que de vagues descriptions à vous fournir. Toutefois, nous saurons, mes amis et moi-même, vous dédommager de votre peine.

Il me dit ça d'un ton royal, avec une hauteur qui peine pourtant à dissimuler le malaise que mon physique instille dans son inconscient. Mon mètre quatre-vingt-dix-huit, mes cheveux platine, mes yeux bleu glacier sertis dans un visage ferme et régulier sont des avantages certains lorsqu'il s'agit de chasse ou de séduction ; en revanche, j'envisage sérieusement de porter une cagoule pour rencontrer ces nouveaux clients qu'on m'envoie. Je les déstabilise. De nos jours, les petits bruns minces au regard velouté et au nez en bec d'aigle ont tendance à se méfier d'instinct des grands blonds baraqués. On ne peut pas leur en vouloir. À leur niveau, ce serait peut-être même un avantage évolutif, une mutation en vue de la survie de l'espèce.

Je déconne bien sûr, ça impliquerait que les types dans mon genre souffriraient d'une impulsion génétique à les enfermer dans des pièces étanches, quelques secondes avant d'ouvrir le gaz. Or je ne ressens rien de cet ordre, je le jure. Mais n'empêche. J'ai parfois l'impression que c'est bien ce qu'ils s'imaginent.

Il ne me plaît pas ce client-là, alors je ne lui facilite pas la tâche : je ne réponds pas. Je me contente de le regarder. Il se retient pour ne pas se dandiner et se lance précipitamment dans un récapitulatif des

habitudes connues de mon gibier ou des derniers endroits où on l'a aperçu. Il meuble. Quand il en arrive à la composition de l'ultime petit-déjeuner de ma cible, je le coupe dans son élan :

— Tout est dans le dossier, je présume ?

Il opine sans ajouter un mot. Il a compris. Il me déplaît moins, du coup. Je déplie ma carcasse du fauteuil Empire. Il déglutit tandis que je le toise :

— Je vous contacterai, dis-je.

Je m'éclipse sans le saluer. Je suis quelqu'un de plus civilisé de coutume. J'y tiens beaucoup. J'estime que la politesse est l'une des Grandes Conquêtes de l'Homme. Mais avec ce genre de types, ça ne sert à rien, j'ai beau me faire aussi inoffensif et courtois que possible, je leur colle les foies quand même. Ça m'énerve.

Cet homme est l'une des têtes pensantes du Mossad, les services secrets israéliens. J'ai jeté un œil à son dossier quand le Camerlingue m'a fait convoquer. C'est un résistant et un héros de guerre. Il a connu les camps, une fine ligne de chiffres bleus sur le poignet maigre dépasse de sa manche de chemise. Mais je le terrorise et j'ai horreur de ça. Je n'aime pas la peur, elle donne une odeur épouvantable aux gens. Et je n'y peux rien si je suis né à Rennes, en un siècle où la mode était au quasi-viking garanti sur facture !

C'est mon Employeur qui leur a refilé mon contact. J'adore le Vatican : un vrai concentré d'humanité. D'un côté, ils exfiltrent les nazis en fuite, de l'autre,

ils prêtent leur plus ancien et plus efficace limier au Mossad pour mettre la main dessus. Il y a sûrement une logique ineffable là-dessous, seulement ne me demandez pas laquelle. On peut arguer bien sûr des nombreuses factions au sein de la Curie pour justifier le paradoxe, cependant ce n'est valide que jusqu'à un certain point : celui où les différentes chaînes de commandement se réunissent sous une même calotte. La question est de savoir si elle est pourpre ou blanche, la calotte ; personnellement, je m'en fous.

Je fais mon travail. C'est tout. Parfois il me plaît, d'autres pas.

Puisqu'il paraît que je suis damné, je fais de mon mieux pour m'assurer le paradis sur Terre : des copains, de la musique, de bons livres, une proie de temps en temps. Je ne vais pas plus loin et ça fait cinq cents ans que ça dure. Mes pareils plus métaphysiques ont tendance à tourner franchement branques dès le second siècle. À ce moment-là, je reçois un joli petit papier mitré portant leur nom en lettres rondes ; ce qui équivaut pour moi à une invitation à un dîner de gala que je mettrai bien cinquante ans à digérer.

J'ai découvert ça sur le tas : boulotter mes semblables est plus fructueux que suçoter de la jeune fille en fleur. Bonus : c'est plus présentable moralement. Même si l'une de mes dernières victimes a tenté de m'embrouiller avec le raisonnement suivant : le vampire, c'est du concentré de jeune fille justement, c'est cela qui rend le cocktail si efficace. J'ai

interrompu le discours avant la fin qui promettait d'être juteuse. Je n'aime pas vraiment quand les gens ont raison et j'aime encore moins discuter avec mon déjeuner.

D'ailleurs, j'évite au maximum de me laisser entraîner sur le terrain de l'analyse, j'ai remarqué que ça ne fait aucun bien. Lorsqu'on commence à penser, on n'est jamais très loin de la métaphysique - qui rend dingue - comme je l'ai déjà dit. Pour vivre heureux et immortels, vivons stupides.

Et beaux.

J'ai un faible pour les beaux. De tous bords. De toutes races. Et même parfois de toutes espèces : je garde le souvenir ému d'un étalon lipizzan, cadeau diplomatique d'un inquisiteur cordouan, avec lequel j'ai vécu seize années de passion. Je parle du cheval, pas de l'inquisiteur, je ne bande pas pour les inquisiteurs. Mais j'ai aussi arrêté les chevaux depuis, ils sont trop éphémères. Encore plus que les humains.

Faudrait pas s'attacher.

Dehors, cette fin janvier 1968 nous offre une soirée constellée d'étoiles frémissantes. Voilà qui annonce une nuit si délicieuse que c'est presque péché de devoir rentrer à la maison pour disséquer ce foutu dossier. Je transige en passant par les toits, l'air y est aussi pur qu'on peut le rêver à Rome. Mes appartements se trouvent dans le palais Gattopardo, propriété du Saint-Siège à la périphérie de la Cité Sainte. Je n'en ai que pour cinq minutes, mais je

me paye un petit détour par les hauteurs du château Saint-Ange pour y peloter le cul marmoréen de Saint Michel rengainant son épée.

J'adore cette statue, le jour où je rencontre un homme aussi beau que ça, je crains bien de faillir à mon serment.

À chaque nouveau pape, je suis censé aller me prosterner devant lui afin de réaffirmer mon allégeance. C'est un sale moment. Me balader dans la Cité Sainte représente déjà un bel effort, mais je rentre systématiquement malade comme un chien de mes expéditions à Saint-Jean-de-Latran. J'ai beau me protéger, porter de grosses chaussures à énormes semelles, m'envelopper dans des manteaux improbables, enfiler de lourds gants doublés de plomb et piqués au programme NBC italien, faire attention à mes gestes, il y a *toujours* un moment où ma peau nue entre en contact avec un objet consacré. Même l'air est pourr..., béni pardon, là-bas.

D'ailleurs, j'ai entendu dire qu'énormément de gens perdent la foi à Rome. (Alors qu'ils la trouvent à Jérusalem.) C'est vrai qu'il suffit de se promener dans la Basilique pour prendre conscience de l'ampleur des spoliations de la Sainte Église Catholique Apostolique et Romaine. Les fortunes colossales qui dévalent les murs sacrés en cascades de rutilants bijoux sacerdotaux, œuvres d'art inestimables et autres instruments du culte quasiment en diamant pur, ça fiche un coup, je suppose, quand on est un minimum de bonne (hum) foi et qu'on se souvient que le Christ allait pieds nus.

En ce qui me concerne, une fois à genoux devant le type en blanc avec le chapeau rigolo, je dois jurer la main sur le cœur que je n'entraînerai jamais personne dans ma nuit immortelle. Je trouve cette exigence assez paradoxale chez des gens qui ordonnent au reste de la planète de croître et multiplier, mais après tout, ils ne se reproduisent pas beaucoup eux-mêmes. Et puis, je suis assez d'accord sur le fond : ce ne serait pas très intelligent d'augmenter le nombre de mes concurrents potentiels. Sans compter que, mes employeurs l'ignorent, mais j'en suis personnellement incapable : mon régime particulier me rend inapte à l'Offrande Obscure. Il faudrait donc que je demande de l'aide à un confrère. C'est hors de question, nos relations ne sont pas assez... cordiales.

N'empêche que la pierre est vraiment très lisse au niveau des fesses du pourfendeur de dragons et d'épidémies ; depuis le temps que je lui mets la main au panier à l'archange...

Ces dernières années, je n'ai même fait pratiquement que ça. Je dois dire que j'ai connu des siècles plus vaillants que celui-ci dans ma partie. Depuis 1914, je n'ai pas dû passer plus d'un mois et demi par an en dehors de la Cité. Avant, j'arrivais bon an mal an à m'assurer à peine un petit week-end de tranquillité romaine tous les trimestres. J'étais tout le temps sur la brèche. Peut-être que lichés, lamies, succubes, vampires et autres créatures surnaturelles parfois exotiques ont appris la discrétion finalement.

Et comme c'est tout ce que leur demande mon employeur...

Dans tous les métiers, il y a des périodes de creux. Il faut croire que les monstres que je traque d'habitude se sentent également un peu dépassés par leurs frères humains : le début de ce vingtième siècle ayant été assez chargé de ce point de vue. Les hommes ont placé la barre très haut et la révolution industrielle a fait beaucoup de mal à l'artisanat.

C'est pourquoi cette petite sortie imprévue a tendance à me réjouir, même si la traque du fonctionnaire nazi reste tout de même moins haletante que celle d'un vieux tueur millénaire malin comme un renard et cruellement raffiné comme un khan de la Grande Horde.

Je chasse mes pensées en désordre. Ma tendance à la songerie s'est accentuée au fil des siècles, c'est assez inquiétant. Il m'est arrivé de demeurer perché des heures sur ce toit à contempler la Ville, l'œil fixe, si bien que le premier rayon de soleil parvenait à me choper le temps que je me réveille. Je saute de mon perchoir et fonce vers le Gattopardo.

Le vasistas que ma femme de ménage a pour instruction de laisser ouvert malgré ses préventions contre les cambrioleurs me permet d'accéder directement à mon bureau. J'atterris droit dans mon fauteuil. J'ouvre la grosse chemise cartonnée d'où dépassent des centaines de feuillets. Le papier pelure rappelle vaguement l'oignon avec sa consistance et son odeur un peu moisie.

Je soupire. C'est toujours comme ça. Ce doit être une forme de malédiction personnelle : si gros que soit le dossier que l'on me confie, la somme des renseignements utiles à l'intérieur tient sur une feuille de papier à cigarette. Il faut éplucher tout l'oignon pour dénicher les trucs intéressants. À la fin, j'ai les yeux qui pleurent : je m'ennuie très facilement. En outre, la prose des services secrets, quel que soit le gouvernement commanditaire, est toujours épouvantable.

Cette fois, c'est le pompon : sur les trois cents pages de littérature administrative, il n'y a que deux lignes intéressantes. Une adresse. Le jour point quand je referme la chose. Je vais me coucher avec une migraine bétonnée et une déprime plombée. Lorsque je m'enferme dans le lit clos que j'ai importé à grands frais de Bretagne, je ne peux pas m'empêcher de faire le parallèle avec les wagons à bestiaux qui ont envoyé tant de gens vers la nuit et le brouillard. Je sens que je vais mal dormir.

Je sombre dans mes rêves avec un sale goût dans la bouche. Je ne dors que rarement en fait, mon esprit passe la journée à vagabonder, le corps confiné dans sa petite boîte à l'abri du soleil. C'est ainsi que je piste réellement mes proies. Dans mes songes. Je suis ce troisième œil qui m'emporte jusque dans la tête de mes victimes et me permet souvent de voir par leurs yeux. Je n'ai toujours pas réussi à décider s'il s'agissait d'un don ou d'un handicap, certains esprits sont franchement répugnants. Les abominations que les

gens sont capables d'inventer pour se dissimuler leur misère sexuelle...

Cela dit, c'est grâce à ce don que je suis devenu ce que je suis devenu alors j'évite de me demander longtemps si c'est vraiment une grâce. Je suis très doué pour éluder les questions ; et ça, c'est vraiment un cadeau du ciel.

Je suis né avec la capacité de dénicher tous ceux dont je connais le visage ou le nom, où qu'ils soient. Je peux même les sentir dans mes songes, voire *à travers* les gens qui les auraient rencontrés. Gilles, celui qui me transmet la Soif Nocturne, en entendit parler ; il me sauta à la gorge à cause de cela. Il avait quelques revanches à prendre, mon don l'y aida au-delà de ce qu'il avait espéré. Il l'a regretté depuis, lorsque j'ai commencé à le pister lui aussi. Mais il se cache bien, le salaud, et je n'ai pas souvent de loisirs pour mes petites recherches personnelles.

Cette fois, on m'a demandé de mettre la main sur un homme qui s'appelle Kalten. Je n'ai pratiquement rien sur lui, sinon la liste de ses atrocités. Il a fait partie du secrétariat de la chancellerie du Reich, un ingénieur proche de Bormann, aussi volatile que son patron également recherché sur toute la planète. D'après les documents que j'ai survolés, celui-là est allé jusqu'à tester personnellement la rapidité d'action de différents gaz avant de recommander chaudement le zyklon B. Il a plus de morts sur la conscience que moi ; c'est impressionnant quand on songe au temps dont nous avons disposé l'un par rapport à l'autre.

Effectivement, il a brûlé toutes les archives le concernant, jusqu'au registre paroissial de sa ville de naissance. Je traque une ombre masquée d'obscurité, un fantôme plat et sans couleur, c'est très inefficace. Ça m'agace tout particulièrement, bien qu'en début d'affaire ce soit toujours le cas. Mes rêves tangent et m'entraînent, il y a comme un roulis. Ce salopard est sur un bateau à l'instant même ; le soleil ne s'est pas encore levé pour lui, il est donc quelque part à l'ouest. Nos yeux contemplent de concert un ciel plus noir, plus velouté que le ciel romain et accrochent au passage la silhouette pâissante de la Croix du Sud. Ce que confirme l'adresse que j'ai glanée, c'est au Brésil.

Voilà qui ne m'arrange pas, je déteste quitter l'Europe. J'aime bien mon confort et mes déplacements outre-mer sont toujours un enfer. Il y a tant à prévoir. Les développements récents de l'aviation civile me laissent entrevoir des lendemains radieux, mais ce n'est pas encore ça. La voie maritime est toujours ma meilleure solution pour l'instant. En cette saison, les journées sont particulièrement longues, ça réduit d'autant ma fenêtre d'activité. D'autre part, je n'aime pas être obligé de remettre ma survie entre trop de mains à la fois, même si les Suisses sont de zélés et fort agréables serviteurs.

À la nuit tombée, je rassemble mes petites affaires après un coup de fil à mon « agence de voyages ». Le secrétaire de l'Archevêque se montre revêche comme il se doit lorsque quelqu'un prétend faire exécuter des heures de bureau supplémentaires, mais il m'organise ça en deux temps, trois mouvements. Une

heure après je suis dans le train pour Civitavecchia, j'embarquerai sur le yacht épiscopal, juste avant le matin.

Le bosco, un grand type sec comme une trique et tout aussi avenant, me montre mes quartiers de mauvaise grâce, en fait une cale rendue habitable par la présence d'un matelas, une carafe d'eau et quelques livres. Je suis obligé de jeter une bible par le hublot dès que mon hôte a tourné les talons, je ne peux pas prendre le risque qu'elle me tombe dessus pendant une tempête éventuelle. Je ne me suis pas plus tôt installé que nous appareillons aussitôt. Je soupire, ça va être long.

Le voyage semble durer une éternité, en effet. Dans la journée, mes rêves s'estompent, la mer se cache sous l'océan, les vagues se voilent de lames et une terre lointaine embrume l'horizon sous les rayons ardents d'un soleil presque rouge. Je dois grincer des dents dans mon sommeil, je n'aime pas rêver du jour. Ça ne m'arrive pas souvent, sauf quand je suis en chasse, mais à chaque fois, j'en prends pour une bonne semaine de pensées morbides qui frôlent quelquefois les rivages hasardeux de l'introspection. Les nuits solitaires sur le pont du yacht n'arrangent rien : les quarts sont tenus par des membres d'équipage aussi sinistres que leur bosco, dont la conscience aiguë de servir de saints motifs les a poussés à renoncer même aux jeux de cartes et aux magazines pornos habituels. Je me sens loin de ces douces nuits romaines que j'aime tant. Je parviens

à échanger trois répliques à propos du temps avec l'officier météo, mais c'est à peu près tout.

Le yacht me lâche environ une semaine plus tard dans une anse discrète. Toujours aussi aimables, les marins ne prennent pas le temps de me lancer un canot, je plonge dans l'eau tiède dont la température proche de celle du sang me réconcilie avec ma non-existence. C'est une plage de carte postale avec toutes les options nécessaires, cocotiers et sable blanc, si l'on fait abstraction des contours grotesques des baraques de tôle plantées un peu partout. Ainsi que de la silhouette maigre du jésuite qui m'attend, les pieds nus dans l'eau. Le bas de la soutane trempe aussi, ça ne lui fera pas de mal, elle n'est pas très nette. Je connais le Père Ignacio, on s'est rencontré souvent à Rome. Je crois qu'il m'aime bien. Il a un faible pour les damnés de la terre de tous genres, ce qui ne lui donne pas bonne presse en haut lieu. Chaque fois qu'il est venu à Saint-Jean-de-Latran, c'était pour se faire taper sur les doigts. Il grogne :

— Bonjour, Navarre.

Le père Ignacio est le seul à m'appeler ainsi, par mon vrai nom. Pour le reste du monde, je réponds au code « Raphaël », un archange (et mon deuxième prénom en fait, mais c'est un hasard.), celui qui doit annoncer le jugement dernier, ai-je lu quelque part. Ça me va assez bien, lorsque je traque quelqu'un il est tout à fait question de jugement ultime, en effet. Les mecs du Vatican aiment jouer avec les symboles. J'ai ouï dire qu'il y a un « Gabriel » et un « Haniel » planqués quelque part. J'ignore ce qu'ils font tous

les deux. Mais en ce qui concerne le dernier, ce doit être intéressant aussi, vu les spécialités reconnues de *cet* archange-là.

Ignacio penche vers moi sa tête de traître de série B en totale contradiction avec son air de sérénité absolue. Cet homme est un des rares que j'ai pu rencontrer à savoir exactement où il est et ce qu'il fait. Je l'envie un peu. C'est sans doute pour cela, qu'un jour de cuite il y a dix ans, je me suis laissé aller à des confidences qui s'approchaient tout à fait de la confession. Le plus étonnant est que cette nuit-là, ce vieux fou a presque réussi à ce que j'aie me coucher sans me vomir.

— Bonsoir, mon Père, comment allez-vous ?

— Je suis content que tu sois là. Le Brésil n'a pas besoin de cette épidémie de peste brune, en plus du reste. Pour une fois, les consignes vaticanes ne vont pas rester lettre morte ici, ricane-t-il.

Parce que c'est également un de ces doux dingues qui croient à la justice. Pourtant la menace instillée dans ce fameux passage des Béatitudes, celle où le Christ prévient ceux qui ont faim et soif de justice qu'ils vont être rassasiés, me paraît évidente — je lis : « Vous allez en prendre plein la gueule ! ». Mais, apparemment je suis le seul dans ce cas.

Ignacio me convie dans la mesure qui lui sert de presbytère. Pendant que mes habits sèchent sous l'œil noir d'une jeune fille muette au visage marqué de cicatrices d'acné, nous papotons en sirotant des caipirinhas dans de grands verres glacés. L'alcool n'a pas exactement la même action chez moi que

chez les mortels — par exemple, j'ignore la gueule de bois —, mais le goût et surtout l'effet euphorisant sont similaires, grâces en soient rendues à Satan qui a pris pitié de ma longue misère.

D'après mon curé de combat, l'adresse est encore valide : la femme de Kalten habite toujours son appartement de São Paulo, la ville la plus proche, depuis son arrivée juste après la fin de la guerre. La jeune fille rapporte mon pantalon de toile noire et ma chemise blanche à ce point de la conversation. Elle s'est contentée de les rincer, dit-elle en mots hachés à Ignacio, mais ils ont l'air de sortir de chez le blanchisseur. Il la remercie avec une douceur étrange ; elle hausse les épaules, jette un regard excessivement sévère à la bouteille de cachaça vide et disparaît à nouveau dans les entrailles de la maison en tirant une gueule de vingt mètres de long. Ce qui ne fait rien pour la rendre plus jolie.

— Longue histoire, murmure Ignacio à mon adresse tandis que j'observe intrigué la porte se refermer derrière elle.

— C'est votre genre, non ? (Il me regarde sans comprendre et j'explique :) les histoires *très* longues, mon Père ?

Il rit.

— Le fait est ! Viens ! La nuit tombe, je vais te présenter Joao, ton chauffeur.

Mon chauffeur comme dit le bon père est un vieil Indien d'ombre et d'ambre au visage aussi tavelé que la jeune fille de la maison. Il lui ressemble un peu

même si l'ascendance autochtone est plus nette chez lui. Je lance un regard interrogateur à Ignacio.

— Son oncle, articule-t-il en silence.

Joao me charge dans le corbillard du village, nous parvenons en ville juste avant le lever du jour. J'ai à peine le temps de m'engouffrer dans ma chambre d'hôtel et de tirer les rideaux. Le soleil tropical est encore plus meurtrier que son pâle cousin européen. J'ai senti ma peau grésiller rien qu'en passant la main sur le tissu trop fin de la tenture.

Je m'endors à nouveau, la tête saturée de songes flous où virevoltent de longues silhouettes engoncées dans des robes luisantes ; un cheval de nuit et de fumée monté par un nuage d'éclairs bleus traverse mon cauchemar au galop ; d'énormes oiseaux de paradis aux couleurs imprécises s'envolent autour d'eux en caquetant. Ce doit être un vrai rêve, pour une fois. Ça arrive. Au réveil, j'ai une épouvantable migraine et surtout j'ai soif.

Dire qu'il va falloir attendre mon retour en Italie pour m'alimenter...

Je suis d'une humeur de chien, la chaleur est accablante. Pour un animal à sang froid, ça peut être la meilleure comme la pire des choses. Cette fois, c'est la pire, je prends douche sur douche pour évacuer l'excédent thermique. La seule chose qui me réjouisse un peu c'est qu'ici les journées sont relativement courtes, je vais gagner du temps. Ignacio et Joao viennent me chercher dès la nuit tombée.

Le Père me pilote jusque chez la dame, il demeure en retrait dans mon dos, tandis que je toque à la porte de chêne bardée de clous noirs. La femme de Kalten est célèbre dans la région, elle se consacre aux bonnes œuvres et à l’alphabétisation des Indiens. Ignacio n’en a pas tant que ça comme elle sous le coude et il se fiche bien qu’elle soit protestante. Il doit y tenir et se dire que c’est aussi bien de me surveiller. Il a tort, je ne veux pas de mal à cette femme, mais je n’ai pas envie de discuter.

— Je ne sais pas où se trouve mon mari... me fait madame Kalten en allemand après nous avoir collé pratiquement de force une tasse de maté brûlante entre les doigts.

Elle lance une œillade réprobatrice à Ignacio. Ok, mon allure teuton me joue des tours encore une fois ; elle me prend pour un nazi égaré. Je la remercie poliment en portugais. Elle se rassérène aussitôt.

C’est une encore belle femme ; mais sa bouche est amère, une espèce de voile gris flotte sur son visage. Même ses cheveux pourtant encore bien auburn arborent un genre de ternissure, très particulier si l’on y regarde de près. Elle est lasse, très lasse. Sa voix est lente, traînante. Et son expression est limpide : elle n’a pas la moindre envie d’accorder ne serait-ce qu’une pensée à son époux. Elle frissonne, reprenant en portugais.

— Mon mari était... (Elle se redresse.) est... un homme très secret, très méfiant... Il m’a installée ici à notre arrivée, s’est assuré que je ne manquerais rien et a disparu purement et simplement...

Elle contemple le bout de ses doigts sans me regarder en face. Je ne peux m'empêcher de lui demander :

— Pourquoi l'avoir suivi ? Vous auriez pu rester en Allemagne.

Elle hausse les épaules.

— Je ne sais pas... les Russes arrivaient... ça m'a paru plus prudent... J'étais quand même sa femme...

En effet.

Elle se redresse à nouveau, lisse un peu sa jupe de tweed. Du tweed ! Par quarante à l'ombre !

— Je regrette réellement de ne pouvoir vous aider...

J'insiste :

— Vous n'avez pas une photo, ou quelque chose de ce genre ? Nous ne savons même pas à quoi il ressemble.

Elle lève les yeux avec embarras.

— Je n'ai jamais eu de photo de mon époux, il détestait ça... (Elle fait une pause, rougit inexplicablement puis reprend.) Il y a peut-être quelqu'un...

Elle se lève brutalement et nous plante là pour passer dans la pièce à côté où nous l'entendons fouiller dans des tiroirs. Elle revient peu après, un bristol dans les mains. Elle y a griffonné un nom et une adresse à Rio. Ses pommettes sont toujours aussi brûlantes tandis qu'elle me tend le petit bout de papier, nous donnant congé en même temps.

Ignacio me prend la carte de visite des mains, lit et fronce le sourcil :

— Rio ? Je ne vais pas pouvoir t'accompagner là-bas. En tout cas, pas tout de suite. En plus, c'est vraiment le pire moment...

Je le regarde sans comprendre.

— Pourquoi ? Il fait encore plus chaud là-bas ?

Il me rend mon regard avec commisération.

— C'est carnaval, mon ami. La ville va être en ébullition. Rio, c'est déjà l'enfer en temps normal, mais là ! Tu devrais attendre quelques semaines, les « Patrons » ne sont pas à ça près.

Je hausse les épaules.

— Je n'ai pas plus envie que ça de m'attarder dans ce pays, mon père. Laissez-moi seulement la voiture et le chauffeur...

Il faut dire que l'enfer et moi avons quelques affinités.

*

J'aurais dû l'écouter : nous mettons la moitié de la nuit à atteindre la ville. La route pourrie traverse quatre cents kilomètres d'interminables pâturages semés de *fazendas* tout droit sorties d'un western hollywoodien. Des forêts impénétrables surgissent, parfois creusées de larges cours d'eau roulant une eau vive et glauque qui me donne le frisson. Lorsque nous atteignons enfin la *Serra das Araras* à cent bornes de Rio, c'est le clou du spectacle. Joao négocie la descente vertigineuse en d'improbables épingles à cheveux qui plongent à travers ces montagnes arides dignes du Grand Canyon.

Il est déjà midi lorsque nous atteignons enfin la zone de Los Queimados et la route est noire de voitures et de camions survoltés. Nous traversons des bidonvilles, des banlieues grises et des montagnes de poubelles à ciel ouvert qui sont également des quartiers résidentiels, si j'ose dire. Joao me raconte tout à travers la paroi opaque qui nous sépare l'un de l'autre. Je mijote gentiment des envies de meurtres dans ma boîte de conserve durant les dernières heures sur le parking de l'hôtel. Nous attendons le coucher du soleil dans un vacarme infernal de sambas, de bossas novas et de tangos endiablés.

Lorsqu'enfin le jour consent à disparaître, je suis proche de l'implosion. Joao n'a cessé de faire des allers-retours avec des seaux de glace. Sa patience inébranlable explique la survie de son peuple malgré les famines, les épidémies et les blancs. Je jaillis de la voiture comme un bouchon de champagne pour être aussitôt déçu : la température est exactement la même à l'extérieur qu'à l'intérieur et le bruit plus insupportable encore. Je vendrais ce qui me reste d'âme pour passer la nuit dans une pièce insonorisée avec des ventilateurs partout, ou, à défaut, recouvrer pour quelques jours ma capacité à suer comme un bœuf.

— Vaudrait mieux y aller à pied, Monsieur, fait Joao en fermant les portes de la voiture sur la nuit carioca.

Il me traîne derrière lui sans un mot de plus, nous rejoignons l'*Avenida Marquês de Sapucaí*,